CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 12 février 2026. LULLY / MOLIERE : Le Bourgeois gentilhomme. Denis Podalydès / Eric Ruf / Christian Lacroix / Christophe Coin

Hier soir jeudi 12 février, l'Opéra Royal de Versailles a vibré au rythme des fastes de la comédie-ballet versaillaise. Pour la première d'une série de dix représentations tant attendues, la reprise du *Bourgeois gentilhomme* du duo Molière / Lully mis en scène par Denis Podalydès a une fois de plus fait mouche. Portée par une équipe artistique au sommet de son art, cette production – rodée sur les plus grandes scènes francophones depuis sa création il y a 15 ans au Théâtre des Bouffes du Nord ! – a trouvé un écrin à sa mesure dans le mirifique cadre de l'Opéra Royal, pour enchanter un public conquis d'avance.

Dès les premières mesures dirigées par le *maestro* **Christophe Coin** depuis son violoncelle, c'est une évidence : nous ne sommes pas là pour assister à une simple pièce de théâtre, mais pour vivre une expérience totale, une recréation savante et joyeuse de ce que fut le génie fusionnel de **Molière** et **Lully**. À la tête de musiciens de son **Ensemble *La***

Révérence (placés à cour), Christophe Coin tire de ses musiciens une énergie à la fois élégante et bondissante. Les *intermèdes* musicaux ne sont pas de simples pauses, mais de véritables respirations dramatiques, portées par la virtuosité des instrumentistes, avec un clavecin particulièrement étincelant sous les doigts d'**Yvan Garcia**.

Mais le théâtre, c'est d'abord une affaire de corps et de voix, et **Denis Podalydès** signe une mise en scène d'une intelligence lumineuse. Il restitue l'intégralité de l'œuvre, faisant dialoguer le texte ciselé de Molière et la musique dansante de Lully avec une fluidité confondante, sans jamais que l'un ne prenne le pas sur l'autre. Sa lecture met en avant la capacité d'étonnement et d'émerveillement de son héros, rendant son extravagance aussi touchante que risible. Et pour incarner cette folie douce, il fallait un comédien hors pair, qu'il a su trouver en la personne **Pascal Rénéric** : un Monsieur Jourdain monumental ! Il est tout à la fois, avec une énergie folle : le parvenu naïf, l'élève appliqué, le mari berné et l'illuminé du « Mamamouchi ». On rit de ses maladresses, mais on est étrangement ému par son désir d'être un autre. Face à lui, **Isabelle Candelier** campe une Madame Jourdain magnifique de bon sens et de verdeur populaire. Son franc-parler est un roc inébranlable dans le délire ambiant, et sa complicité avec la servante Nicole est un pur régal. **Manon Combes**, justement, est une Nicole irrésistible, insolente et drôle, dont la sincérité désarme et fait mouche à chaque réplique. La troupe des comédiens est d'une homogénéité rare. On savoure aussi les facéties de **Julien Campani**, aussi à l'aise en Maître de musique maniéré qu'en Dorante le parasite aristocrate, tandis que **Jean-Noël Brouté** compose un Covielle futé et complice, véritable moteur de l'intrigue Autour d'eux, tous, du maître de philosophie aux laquais, servent la farce avec une précision d'horloger.

Visuellement, le choc est à la hauteur du lieu. Les décors d'**Éric Ruf**, fait d'immenses rouleaux de draps blancs évoquant

à la fois l'étoffe du drapier et les coulisses du théâtre, installent une scénographie à la fois simple et d'une élégante évidence. C'est le terrain de jeu idéal pour les costumes, signés **Christian Lacroix**. Le couturier s'en est donné à cœur joie, opposant le monde austère et sombre de la bourgeoisie au *technicolor* flamboyant de l'aristocratie. Les costumes de la cérémonie turque sont un feu d'artifice, un délire baroque qui transporte littéralement le public dans un songe oriental. Et parce que le *Bourgeois* est aussi un ballet, la chorégraphe **Kaori Ito** insuffle de son côté une énergie virevoltante aux trois danseuses réunies ici : **Windy Antognelli**, **Flavie Hennion** et **Artemis Stavridis**. Leur présence, omniprésente et gracieuse, rythme les intermèdes et ajoute une touche de poésie aérienne à l'ensemble.

Côté musique, en plus de l'orchestre, les voix sont à l'avenant. La soprano **Cécile Granger** égrène ses airs de cour avec une grâce infinie, tandis que le haute-contre **Romain Champion** fait montre d'une maîtrise impressionnante, avec des aigus d'une clarté rare. Le ténor **Jean-François Novelli** et le baryton **Marc Labonnette** complètent ce plateau vocal d'exception, ce dernier étant un Grand Mufti mémorable, à la fois solennel et grotesque, lors de la cérémonie d'anoblissement, véritable morceau de bravoure du spectacle.

Lorsque pour finir, toute la troupe, comédiens, chanteurs, musiciens et danseurs, réunie sur le plateau, entonne le chœur final « *Quels spectacles charmants, Quels plaisirs goûtons-nous !*« , l'osmose est parfaite. Le public, debout, n'a pas tari d'applaudissements, saluant chaque artisan de cette fête totale. Sous le somptueux plafond royal, cette équipe de rêve a offert hier soir une leçon de théâtre musical, un moment de grâce pure où le génie de Molière et Lully a retrouvé toute sa jeunesse et sa superbe. Un enchantement à ne manquer sous aucun prétexte, jusqu'au 22 février à l'Opéra Royal donc !…

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 12 février 2026. LULLY / MOLIERE : Le Bourgeois gentilhomme. Denis Podalydès / Eric Ruf / Christian Lacroix / Christophe Coin. Crédit photographique (c) Baptiste Lacaze / Opéra Royal de Versailles

---

OPÉRA DE SAINT-ETIENNE. PUCCINI : La Bohème (les 14, 16 et 18 juin 2024). Gabrielle Philipponet, Matteo Desole, Perrine Madoeuf… Éric Ruf / Giuseppe Grazioli.

Attention affiche doublement prestigieuse pour cette coproduction de *La Bohème* associant l'Opéra de Saint-Étienne et le Théâtre des Champs-Élysées : la mise en scène est signée Éric Ruf, administrateur général de la Comédie-

Française. Habitué des mises en scène d'opéra, il collabore ici avec Christian Lacroix, qui signe les costumes. Ces deux grands créateurs de théâtre revisitent une œuvre ancrée dans le Paris de 1830, celui de Balzac, de Delacroix, des artistes romantiques épris de liberté, que porte aussi le goût des passions… comme la volonté coûte que coûte de vivre de son art.



Dans un appartement du Quartier latin, 4 jeunes artistes vivent dans la misère. Au delà d'une historiette sentimentale, il est vrai superbement mise en musique, Puccini questionne les rapports sociaux et le sentiment amoureux aussi fragile que tenace… Ainsi l'amour de l'un d'eux, Rodolfo, le poète, pour la voisine de palier, Mimi, les transporte de bonheur avant de les plonger dans les affres de la misère… Leur rencontre dans le noir à la lueur d'une bougie, inspire au compositeur l'un de ses plus beaux duos amoureux, voire le plus beau duo de tout le répertoire.

En miroir, Marcello, ami de Rodolfo, vit une histoire d'amour avec Musetta. Puccini exploite les effets de contraste produit par l'action simultanée des deux couples, d'autant qu'ils incarnent deux conceptions de l'amour bien distinctes ; relation croissante et romantique ici, passion sanguine et

tempétueuse là…

Malgré un accueil critique mitigé, la Bohème dirigée à sa création par Arturo Toscanini, à Turin en 1896, demeure l'un des opéras les plus populaires au monde. Un spectacle lyrique total aussi efficace et bouleversant que Tosca… Et qui se finit comme ce dernier ouvrage, par … la mort de l'héroïne.

A Saint-Étienne, le public stéphanois pourra applaudir **Gabrielle Philiponet** en Mimi, une jeune soprano qui a fait ses débuts dans les rôles de Marguerite dans Faust de Gounod (2018), et de Desdémone dans *Otello* (2021), ici même à Saint-Étienne. C'est le ténor italien **Matteo Desole** qui lui donne la réplique, dans le rôle de Rodolfo.

SAINT-ÉTIENNE, GRAND THÉÂTRE MASSENET
VENDREDI **14 JUIN 2024** : 20h
DIMANCHE **16 JUIN 2024** : 15h
MARDI **18 JUIN 2024** : 20h

Tarif A : de 10 à 63 euros
Durée : 2h30 environ, entracte inclus
En italien, surtitré en français

RÉSERVEZ vos places directement sur le site de **l'Opéra de Saint Étienne :**
https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-23-24/spectacles//type-lyrique/la-boheme/s-759/

Propos d'avant-spectacle

Par Cédric Garde, professeur agrégé de musique, une heure avant chaque représentation – Gratuit sur présentation du billet du jour

La Bohème de Puccini

Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica

D’après le roman Scènes de la vie de Bohème d’Henri Murger , et de l’adaptation théâtrale que ce dernier a réalisé ensuite

Création le 1er février 1896 au Théâtre Royal de Turin

Direction musicale : **Giuseppe Grazioli**
Mise en scène, scénographie : **Éric Ruf**
Réalisée par Laurent Delvert
Costumes : **Christian Lacroix**

Lumières : Bertrand Couderc
Chorégraphie : Glysleïn Lefever

Mimi : Gabrielle Philiponet
Musetta : Perrine Madœuf
Rodolfo : Matteo Desole
Marcello : Andrea Vincenzo Bonsignore
Schaunard : Matteo Loi
Colline : Guilhem Worms
Alcindoro, Benoît : Matteo Peirone

Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire
/ Chœur Lyrique Saint-Étienne Loire
Direction : Laurent Touche

Chœur de la Maîtrise de la Loire
Direction : Jean-Baptiste Bertrand

Coproduction
Opéra de Saint-Étienne, Théâtre des Champs-Élysées, Opéra national de Bordeaux, Angers-Nantes Opéra

Décors réalisés par les ateliers de l’Opéra national de Bordeaux / Costumes réalisés par les ateliers Caraco, Angers-

Précédente production lyrique de l'ON LILLE / Orchestre National de Lille :

WRITTEN ON SKIN de George Benjamin (janvier 2024)

Précédente production lyrique avec Magali Guimard-Valdès et Alexandre Bloch : les 25 et 26 janvier 2024, l'Orchestre National de Lille : https://www.classiquenews.com/reportage-video-orchestre-national-de-lille-on-lille-written-on-skin-de-george-benjamin-2012-magali-simard-valdes-alexandre-bloch-direction-les-25-et-26-janvier-2024/

REPORTAGE vidéo. ORCHESTRE NATIONAL de LILLE : Written on Skin de George Benjamin (1/2). Magali Simard-Galdès… Alexandre Bloch, direction (les 25 et 26 janvier 2024).

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre national du Capitole (du 17 au 26 mai 2024). DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. M. Mauillon, V. Bunel, T. Cristoyannis… Eric Ruf / Leo Hussein.

Reprise au Théâtre national du Capitole de Toulouse, cette production de *Pelléas de Mélisande* de Claude Debussy a mobilisé le Théâtre des Champs-Élysées, l'Opéra de Dijon, celui de Rouen et le Stadttheater Klagenfurt. Plusieurs représentations – et distributions – ont déjà eu lieu. Aucune lassitude pourtant, tant cette reprise toulousaine s'avère palpitante.



Tout est sombre dans ce Pelléas. L’éclairage noie la scène d’un noir bleuté, plus
poétique qu’étouffant. Nous sommes au fond d’un trou, d’un gouffre, d’un puits, d’un
château d’eau peut-être, et l’on y discerne une mare, un cloaque, une avancée de la
mer, où se détachent quelques rochers. De ce bas-fond humide, un grand filet de
pêche s’élèvera lentement, pour s’immobiliser à mi-hauteur, comme un piège tendu
au deux jeunes amants. Nous pourrions chercher ici de la symbolique, marée haute
ou marée basse, antichambre du désir, ou encore univers carcéral, oppression de la
conjugalité et destin contraire. Les personnages contemplent cette béance, parfois
s’y aventurent, s’avançant le long de passerelles qui se rejoignent en un mouvement
circulaire vers le fond de la scène. Ici s’ouvre ici une porte, là, une fenêtre, peut-être
une alcôve. De celle-ci surgira une Mélisande étonnamment viennoise, tel un portait

dû à Gustave Klimt, tout en or et en rousseur. Sa chevelure, de feu, lentement,
descend vers Pelléas et, avec elle, un érotisme incandescent.

Une belle mise en scène ne peut se satisfaire de la qualité de ses décors et des
images qu'elle donne à voir ; il faut aussi qu'elle donne chair à un spectacle et le
transcende. C'est le cas ici où toute l'intrigue se joue dans un huis clos étouffant,
d'autant plus douloureux qu'il s'inscrit dans une délicatesse nocturne. Les actes et
les scènes s'enchaînent avec évidence et chaque personnage est ici, incarné, dans
son étonnante complexité, sans manichéisme, ni naïveté. La lecture est aussi
pertinente dans son choix d'images symboliques : ainsi des vieillards et des
servantes, incarnés par en un trio de femmes sombrement vêtues, qui déambulent
sur le plateau, comme des Parques – on n'ose écrire des Nornes. De même, à la
blancheur virginale de la robe de Mélisande succède rapidement une robe terriblement grise, reflet mat et terrible d'un mariage malheureux et non voulu, comme le deuil de sa vie.

La distribution répond parfaitement à ce défi. Il faut d'abord souligner et de manière
unanime la parfaite diction des chanteurs qui rend justice au livret de **Maurice Maeterlinck** dans son étrange symbolique d'autrefois, naïve ou décalée. Ainsi des seconds rôles, à l'instar de l'Yniold est parfaitement tenu par **Anne-Sophie Petit**, à la voix délicate et tendue, qui rend admirablement l'insouciance du jeune garçon, et sa crainte maladive. **Janina Baechle** est une Geneviève de grande qualité, à la voix moirée, d'une douceur inquiète et ineffable. **Franz Joseph Selig** incarne un Arkel désabusé, apparaissant tendre, presque trop,

avec sa bru.

Enfin, le trio central s'épanouit avec bonheur dans le langage debussyste. En
Golaud, **Tassis Christoyannis** commence par traduire les doutes qui l'animent et, d'une
certaine manière, la fragilité d'un homme qui sent que tout lui échappe. La ligne de
chant sait aussi se faire rugueuse, avec des accents sombres, manifeste d'une
incontestable autorité. **Marc Mauillon** est un Pelléas de grande classe, timbre clair,
affirmé, projection idéale avec ce qu'il faut d'enthousiasme et parfois d'hésitation
pour refréner les ardeurs d'un jeune cœur. Enfin, **Victoire Bunel** est une Mélisande,
évanescente, touchante et parfois fantomatique. Le timbre est soyeux, les aigus
délicats et le propos, toujours nuancé, décline toutes les facettes de Mélisande:
craintive, résignée, timide, amoureuse, et audacieuse, accablée…

Dans la fosse, sous la baguette de **Leo Hussain**, l'**Orchestre national du Capitole**,
restitue toutes les subtilités de la partition, en donnant à entendre des bois lumineux
et, il faut le souligner, des cuivres tout en retenue. L'attention portée au plateau est
bienvenue, favorisant l'appréhension du texte, en offrant au plateau l'écrin idéal.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre national du Capitole (du 17 au 26 mai 2024). DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. M. Mauillon, V. Bunel, T. Cristoyannis… Eric Ruf / Leo Hussein. Photos (c) Marco Magliocca.

VIDEO : Eric Ruf raconte « son » Pelléas et Mélisande

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 15 juin 2023. PUCCINI : La Bohème. Lorenzo Passerini / Eric Ruf

Quel plaisir de retrouver un **Théâtre du Champs-Elysées** pris d'assault par une foule des grands soirs, il est vrai alléché par une des affiches les plus stimulantes de la saison, notamment le retour de **Pene Pati** dans la capitale, un peu moins de deux ans après son triomphe à l'Opéra Comique dans Roméo et Juliette de Gounod. On se réjouit que le public ait retrouvé en nombre le chemin des grandes maisons d'opéra, laissant de côté le triste souvenir des salles à moitié vide de l'après-pandémie. On pouvait pourtant craindre une certaine désaffection, suite à la concurrence de l'autre Bohème reprise à l'Opéra Bastille jusqu'au 4 juin dernier (voir notre compte-rendu https://www.classiquenews.com/critique-opera-paris-opera-bastille-le-8-mai-2023-puccini-la-boheme-michele-mariotti-claus-guth/). Controversé en raison de sa transposition audacieuse

dans l’espace, ce spectacle a pour le moins divisé l’assistance, peut-être encline à préférer **le travail plus traditionnel d’Eric Ruf**, volontiers consensuel dans ses partis-pris mesurés.

La Bohème d’Eric Ruf aux partis pris mesurés… très probe mais qui manque d’idées

Ainsi de la première partie du spectacle qui troque la mansarde minable des protagonistes pour leur préférer un immense rideau de scène en cours de réalisation, comme une métaphore d’un destin d’artistes que chacun espère embrasser : on retrouve ce même rideau en fin d’ouvrage, comme si la mort de Mimi venait sonner le glas d’une jeunesse qui passe trop vite, brisant les ambitions de se faire une place dans la société, ne serait-ce que pour se loger et se sustenter correctement. Entre les deux, **Ruf se saisit des scènes d’ensemble sans jamais éblouir** dans sa direction d’acteur trop sage, même si l’assemblage astucieux des éléments de décors de théâtre au II permet de se jouer de l’exiguïté de la scène, avec une foule reléguée aux arrières plans. L’élégance des costumes de Christian Lacroix couronne cette proposition toujours très probe, mais qui manque d’idées pour convaincre sur la durée, se reposant (trop) sur les seuls éléments visuels, aussi réussis soient-ils.

Ancienne membre de l’Opéra-Studio, puis de la troupe de l’Opéra d’Etat de Bavière, **Selene Zanetti incarne une Mimi très en voix**, qui peine toutefois à émouvoir dans les dernières scènes, du fait d’une incapacité à diminuer l’impact vocal pour épouser les subtilités du medium et des piani. Son

émission laisse aussi entendre un recours trop prononcé au vibrato, au détriment de phrasés peu naturels et pénalisant dans ce rôle, où l'on doit sentir la fragilité de l'héroïne. **A ses côtés, Pene Pati (Rodolfo) souffle le chaud et le froid**, peinant à s'imposer dans les passages en demi-teinte, où son instrument parait bien chiche, a contrario des parties en pleine voix : dans ces passages, la beauté de son timbre et son brio vocal lui valent une belle ovation du public, mais on attend davantage du chanteur samoan, y compris au niveau dramatique, encore trop timide.

Les seconds rôles se montrent à un haut niveau, au premier rang desquels **Alexandre Duhamel** (Marcello), qui réjouit à force de mordant dans les intentions, autour d'une belle projection. Manifestement gêné par un timbre rauque (le Français montre sa gorge au moment des saluts, comme pour s'excuser), Duhamel donne beaucoup de plaisir du fait de son aisance scénique : un domaine où doit encore progresser **Guilhem Worms** (Colline). Ce dernier fait valoir la beauté de son timbre et la pureté de son émission, toujours très noble, mais on aimerait le pousser dans la prise de risque pour nous électriser plus encore. Même impression pour la prestation solide d'**Amina Edris**, qui donne à sa Musetta les atours de la pimbêche attendue, sans pour autant endosser ceux de la courtisane. Trop de contrôle là aussi, avec quelques duretés dans le suraigu, même si l'essentiel est là. Autour des parfaits **Francesco Salvadori** (belle résonance) et **Marc Labonnette** (désopilant), les choeurs montrent une belle préparation, malgré quelques réparties trop sonores par endroit.

Un défaut sans doute dû à la direction inégale et tout en contraste de Lorenzo Passerini, qui brusque ses troupes (et couvre le plateau) dans les parties verticales pour mieux les enjoindre à l'apaisement dans les passages mesurés. Fort heureusement, les superbes couleurs d'un Orchestre national de France en grande forme viennent compenser ce geste déroutant,

qui devrait trouver sa juste mesure pour la suite des représentations.



CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 15 juin 2023. PUCCINI : La Bohème. Selene Zanetti (Mimi), Pene Pati (Rodolfo), Alexandre Duhamel (Marcello), Francesco Salvadori (Schaunard), Guilhem Worms (Colline), Amina Edris (Musetta), Marc Labonnette (Alcindoro / Benoît), Rodolphe Briand (Parpignol), Chœur Unikanti, Maîtrise des Hauts-de-Seine, Gaël Darchen (chef des chœurs), Orchestre National de France, Lorenzo Passerini (direction musicale) / Eric Ruf (mise en scène). A l'affiche du Théâtre des Champs-Elysées jusqu'au 24 juin 2023. Photos : Vincent Pontet



VIDEO : LA BOHEME | bande-annonce | mise en scène d’Eric Ruf | Théâtre des Champs-Elysées
https://www.youtube.com/watch?v=abQ1C_QCZPo